

Rencontre avec Bogdan Bogdanović

« L'urbanité, c'est l'une des abstractions les plus hautes auxquelles l'esprit humain puisse parvenir. Etre un homme urbain, cela signifie pour moi n'être ni Serbe ni Croate, mais se comporter comme si ces séparations n'avaient plus cours, s'arrêtaient aux portes de la ville »



LA « FLEUR DE PIERRE », BELGRADE, SERBIE



Bogdan Bogdanović est né en 1922 à Belgrade.

Engagé dans la Résistance dès 1941, il commence après-guerre une longue carrière d'architecte et réalise sous Tito plus de vingt monuments aux victimes de la guerre et du fascisme. Parmi ses œuvres majeures, la « Fleur de Pierre » de Jasenovac et le mémorial de Vukovar (détruit lors du conflit serbo-croate) lui valent une large reconnaissance internationale.

Architecte de la mémoire yougoslave, Bogdan Bogdanović est aussi un penseur original de la ville. Il a enseigné l'« urbanologie » à l'Université de Belgrade et publié plusieurs essais de théorie esthétique, historique et philosophique du phénomène urbain, pour la plupart traduits en allemand (Wieser / Zsolnay Verlag).

Bogdan Bogdanović devient maire de Belgrade en 1982, mais quitte ses fonctions en 1986. A l'avènement de Slobodan Milosević, il entre en dissidence : ses prises de position répétées contre le nationalisme, dont il dénonce les manifestations violentes et « anti-urbaines », lui attirent l'hostilité du nouveau pouvoir. Quand la guerre éclate, il est contraint à l'exil.

Alexandre Mirlesse l'a rencontré dans le quartier populaire de Favoriten, à Vienne, où il vit avec sa femme depuis 1993.

Alexandre Mirlesse a effectué un stage de plusieurs mois à *Notre Europe*. Il est actuellement élève de l'École Normale Supérieure de Paris.

Propos recueillis pour le programme de recherche de *Notre Europe* sur l'identité européenne, dans le cadre duquel Alexandre a entrepris un long voyage à travers l'Europe.

L'étranger qui arrive à Mitrovica, ville industrielle au nord du Kosovo, n'a que peu de chances de remarquer, perchée sur une hauteur distante, la silhouette étrange du « Monument aux partisans serbes et albanais » construit par l'architecte yougoslave Bogdan Bogdanovic il y a plus de trente ans.

L'édifice n'est pourtant pas dénué d'intérêt. Censé représenter le dépassement des divisions nationales dans la lutte pour un idéal commun, il devait témoigner de la coexistence pacifique entre les deux communautés au sein de la Yougoslavie d'après-guerre. La ville de Mitrovica se prêtait alors parfaitement à une telle symbolique : bastion médiéval du jeune royaume de Serbie, puis cité ottomane prospère, elle avait attiré au XIXe siècle une main d'œuvre multinationale qui s'était illustrée, pendant la seconde guerre mondiale, dans la résistance antifasciste.

L'architecte qui l'avait conçu ne pouvait sans doute s'imaginer que le cours paisible de l'Ibar, aujourd'hui déclaré « zone de confiance » par la MINUK, diviserait un jour les quartiers serbes, au nord, et albanais, au sud, plus sûrement qu'un no man's land ; ni que le riche gisement minier de Zvečan, qui avait autrefois permis le développement industriel de toute la région, deviendrait une pomme de discorde entre la Serbie et le Kosovo, soucieux d'assurer leur indépendance économique.

Quand on les interroge sur la mystérieuse arche de béton qui semble projeter son ombre immense sur leurs têtes, les habitants de Mitrovica restent perplexes. Présenté tantôt comme un « mémorial communiste », tantôt comme un « monument à la gloire de Milosevic », le « barbecue » (c'est ainsi qu'on le surnomme) suscite dans les deux parties de la ville la même indifférence. L'essentiel, on le sent bien, n'est plus là – mais dans le combat silencieux de l'aigle albanais et du tricolore yougoslave, déployés au sommet des immeubles de part et d'autre de la rivière et comme figés dans un inquiétant face-à-face.

On chercherait en vain, dans ce règne de l'absurde, une trace de l'« urbanité » dont Bogdan Bogdanovic fait l'éloge – funèbre – dans les pages qui suivent. Le quartier serbe a beau s'appeler « Dolce Vita », ses anciennes promenades restent désertes : l'époque où l'on risquait d'y être pris pour cible par un tireur embusqué sur l'autre rive est trop récente pour que les habitants osent s'y aventurer sans crainte.

La nuit tombée, le silence n'y est guère troublé que par les fourgonnettes de la Gendarmerie française, qui assurent le contrôle du secteur pour le compte de la KFOR. Et les conversations, commencées sur le ton de l'amitié autour d'un verre de vin local, risquent à tout moment se muer en une épreuve de force où la modération, la civilité, la bonne foi, la tolérance – vertus « urbaines » par excellence – doivent céder la place aux instincts brutaux.

En quittant Mitrovica, peut-être sera-t-on tenté de lever une dernière fois les yeux vers le monument inconnu qui s'accroche à la montagne, fossile du XXe siècle et vestige de l'unité perdue. Caduc, et pourtant intact. Ou presque : les plaques de cuivre qui en recouvraient la surface ont mystérieusement disparu, probablement arrachées et revendues, au poids, dans une brocante des environs...

Existe-t-il pour vous quelque chose qui lie les Européens entre eux ?

Je me pose la question. Pour moi, à l'heure actuelle, l'Europe, ce sont encore les Français, les Allemands, les Italiens, les civilisations classiques. Est-ce que les nouveaux Européens comprennent ce que c'est que l'Europe, dans un sens universel ? Et qu'avons-nous à voir avec, par exemple, le Président de la Pologne et ses fantaisies nationalistes périmées ?

Ces “nouveaux Européens” sont aussi, parfois, les plus enthousiastes.

Je dois vous expliquer ma question. Il y a en Europe des Roumains, des Bulgares, qui sont tous, émotivement, très européens – mais appartenir à l'Europe exige un équilibre des souvenirs, des anciennes idéologies nationales.

Prenons l'exemple de la Serbie : si vous demandez à n'importe qui dans la rue : *“Est-ce que vous êtes pour l'Europe ?”*, il vous répondra oui à tous les coups. Mais si vous continuez : *“Faut-il livrer Ratko Mladic ?”*, alors ce sera non !

En Europe se mêlent des nationalismes, des nationalismes qui ne sont pas encore vaincus. Le travail de construire une nouvelle Europe est honorable, mais difficile...

Un moyen de contourner le prisme “national” ne serait-il pas de partir des villes et de leur histoire ? Nombre de villes d'Europe centrale furent des lieux de confluence des nationalités.

Une chose est certaine : Belgrade était destinée par la Providence à devenir une ville de ce genre.

Je pense que l'Europe désirable est un grand mélange : de langues, de nations, de traditions. C'est là une chose que l'on ne comprend pas en Serbie. Belgrade est une ville assez grande – deux millions d'habitants à présent – et très étendue, mais qui est devenue uni-nationale. Et cela, ce n'est pas normal.

Une ville avec une telle situation ethno-géographique était pourtant faite pour devenir une grande métropole européenne. Regardez la carte de l'Europe : il est indispensable d'avoir une grande ville à cet endroit précis. Les Serbes n'ont jamais compris leur chance : cette partie de leur territoire, où cinq grands fleuves se rejoignent, est leur plus grande richesse.

Mais ils l'ont gâchée en la rendant mononationale. Pourtant, Belgrade ne peut pas être exclusivement serbe, c'est contre nature. Successivement turque et autrichienne, elle a été dans l'Histoire une ville internationale. C'est une grande richesse pour un petit pays comme la Serbie d'avoir une ville pareille sur son territoire, c'est un don des Dieux ! Mais...

Mais ?

Mais beaucoup de mes amis belgradois ne comprennent pas cela. Je ne parle même pas des nationalistes, qui sont des malades.

D'autres villes d'ex-Yougoslavie étaient “destinées” à être multiculturelles...

Oui, c'était le cas de Sarajevo, même si les communautés vivaient, hélas, dans une permanente concurrence.

Or, récemment, j'ai rencontré dans la rue à Sarajevo un couple de jeunes gens – d'anciens élèves. La jeune fille a refusé de me serrer la main, geste interdit par les règles de l'Islam. Ce sont des choses absolument nouvelles pour nous, car nos Musulmans de Yougoslavie étaient vraiment des Slaves, avaient une psychologie européenne et une philosophie civile ; en fait, ils étaient même plus européens que, par exemple, les Serbes, car ils avaient passé un siècle dans l'Empire austro-hongrois.

L'orthodoxie chrétienne s'est elle aussi développée. Pourtant, ni Belgrade ni la Serbie n'ont jamais connu des nationalismes exclusifs sur le plan religieux. Il a toujours existé une orthodoxie moyenne, plutôt folklorique à vrai dire. Mais à présent, il est apparu à Belgrade quelque chose d'absolument détestable : une nouvelle version de l'orthodoxie, comme en Russie – sauf que les Russes sont, eux, vraiment profondément croyants.

Je ne sais pas d'où cela vient. Mais au théâtre, à présent, les dames se couvrent les jambes...

En tous cas, mon patriotisme yougoslave était un patriotisme multinational : la beauté et la richesse de ce pays, c'était sa multiculturalité. J'ai d'ailleurs eu l'occasion, en construisant des monuments dans tout le pays, de comprendre la situation des Macédoniens, des Croates, des Bosniaques, des minorités hongroises ou slovaques...

Justement, dans votre cas, la multiculturalité, c'était aussi la pluralité – voire le conflit – des mémoires : comment vous y êtes-vous pris pour construire des monuments commémoratifs dans lesquels des groupes nationaux opposés pendant la guerre puissent se reconnaître ?

Avant tout, mes monuments étaient pour la plupart des monuments aux victimes, pas des monuments aux vainqueurs. Comme ils commémoraient les malheurs du pays dans la guerre civile, ils ne courraient pas le risque d'être récupérés par des triomphalismes nationaux.

Du reste, j'avais une philosophie des monuments très abstraite, inspirée par l'ancienne pensée dualiste du Bien et du Mal. Mes constructions représentaient la lutte de ces deux principes, ce que chacun pouvait comprendre à sa manière ; ce qu'était le Bien, ce qu'était le Mal, ce n'était pas à moi de le dire.

Et pour être tout à fait franc, je dois vous dire que mes monuments... eh bien, ce n'étaient pas de vrais monuments. Du moins, ils n'en avaient pas l'apparence : c'étaient des récits, des constructions intéressantes, fantasistes, très visitées, notamment par les jeunes. Il y avait toujours des enfants qui jouaient sur ces constructions, même les plus dramatiques ; et un jour, une jeune Bosniaque m'a fait le plus beau compliment que je puisse recevoir en m'avouant, un peu gênée, que ses parents l'avaient conçue sur mon monument.

Pourquoi était-ce possible ? Eh bien, parce que mes monuments étaient très *archaïques*.

Qu'entendez-vous par là ?

Oui, ils sont archaïques : ils pourraient très bien être des monuments sumériens. Pour éviter les finesses des nationalismes, qui cherchent toujours à savoir si telle forme leur appartient ou non, tout ce que j'ai fait aurait pu être l'œuvre des origines de la civilisation. Et je pense que c'était la formule de réussite de ces monuments : j'ai toujours évité les spécifications nationales.

Pourriez-vous imaginer un monument commémoratif européen ?

Je ne souhaite pas l'imaginer. Je rêve d'une Europe sans monuments. J'entends, sans monuments de la mort, du désastre... peut-être des constructions philosophiques : monuments à l'amour, à la joie, à la plaisanterie... ou des constructions symboliques... et tout ce qui exprime le désir d'une civilisation sans monuments.

C'est difficile à dire, mais je dois l'avouer : je n'aimais pas construire des monuments. Je l'ai fait parce que c'était mon devoir, et parce que j'ai vu que je pouvais surmonter les difficultés de façon anti-monumentale. Je n'aurais pas pu le faire dans un autre pays socialiste.

Tito, à vrai dire, n'avait pas un grand discernement artistique. Mais ce qu'il avait très bien compris, c'est que mes monuments n'étaient pas des monuments russes (car en ce temps-là, malheureusement, tous les meilleurs sculpteurs avaient adopté la formule russe : corps sans tête, blessés, brancards...). Quand il m'a vu, moi, un homme bizarre, à la biographie surréaliste, prêt à construire pour lui des monuments qui n'étaient pas russes, il a dit : "*Laissez-le faire*".

Que pensez-vous de la situation au Kosovo ? La Serbie doit-elle accepter son indépendance ?

Ma famille, du côté maternel et paternel, est originaire de là-bas. Mais quand mes ancêtres ont quitté leur terre au XIXe siècle, il n'était pas question pour eux d'y revenir un jour. Beaucoup de Serbes ont ainsi abandonné le Kosovo, vendu leurs terres à des Albanais pour un bon prix, et nombre des nationalistes d'aujourd'hui n'y ont jamais mis les pieds.

Les Serbes ne devraient pas oublier qu'à l'époque où le Kosovo était le berceau du royaume serbe, Belgrade était hongroise ! Depuis, les Serbes se sont déplacés vers le Nord : il n'y a rien de tragique là-dedans.

Le seul problème reste ces églises byzantines, vraiment belles et intéressantes, mais ce problème pourrait être réglé par une solution internationale – ce que les Serbes n'ont jamais voulu accepter. Au nom de l'orthodoxie, qui exige maintenant que les Serbes dominent politiquement un pays qu'ils ont abandonné !

D'ailleurs, il existe à ce sujet toute une mythologie... moi, comme architecte, je me suis promené au Kosovo à l'époque de mes études. J'ai vu bon nombre de ces monastères : ils sont beaux, certes, mais rien de plus.

Votre opinion n'est pas celle de la majorité des Serbes.

Vous savez, j'ai toujours été libre-penseur. Et quand les anciens communistes se sont transformés en nationalistes orthodoxes à longue barbe, ils m'ont accusé d'être cosmopolite. La propagande de Milosevic s'est déchaînée contre moi. Deux ou trois fois par semaine, il y avait des attaques contre moi dans la presse, illustrées par de grandes photos. Les gens me reconnaissaient dans la rue et m'insultaient : *“Toi, tu es un traître à la Serbie !”*

Vous avez d'ailleurs choisi de vous exiler, dès le début des années 1990. Comment êtes-vous arrivé à Vienne, où vous vivez depuis près de quinze ans ?

Ma première idée était de partir pour Paris, ce qui est presque naturel pour un Serbe. Mais nous avions des rapports très difficiles avec l'émigration serbe nationaliste, qui était terrible, absolument profasciste.

Tandis qu'à Vienne, j'ai pu trouver un entourage encore “yougoslave”. Il y a beaucoup de Croates, de Macédoniens, de Bosniaques et des Serbes (un peu moins nombreux). La plupart sont restés yougoslaves ici. Même s'il y a quelques anciens combattants...

Et puis il y a un autre lien entre Vienne et Belgrade : le Danube, dont je suis amoureux.

Pensez-vous qu'il existe une Europe danubienne ?

Il n'y a sans doute pas d'Europe danubienne, mais le Danube est certainement un fleuve européen, le fleuve de l'Europe.

Que vous évoque le Danube ?

Quand j'avais trois ou quatre ans, je ne me posais que deux questions : "*Qu'est-ce que c'est ?*" et "*Où suis-je ?*" Un jour mes parents m'ont emmené sur la forteresse de Belgrade et m'ont montré les deux fleuves qui se rejoignaient : "*Regarde, mon fils, c'est la Sava, c'est le Danube*". Et moi, je me demandais : "*C'est quoi, une Sava ? C'est quoi, un Danube ?*"

Puis j'ai compris qu'un fleuve pouvait se déplacer, lorsqu'à quatre ans, j'ai accompagné mon père à la pêche et que j'ai senti le courant en trempant ma main dans l'eau. C'était froid, et mon père m'a tout de suite grondé. J'ai alors compris qu'un fleuve pouvait aussi être dangereux.

Et puis il y avait le *Donauschiff*. C'était un bateau luxueux pour touristes occidentaux, qui descendait le Danube. Nous le voyions passer un soir sur deux, de gauche à droite – c'est-à-dire de l'Europe vers la Mer Noire et l'Asie – tout illuminé et somptueusement décoré : sous les lampions, nous pouvions voir les visages des riches Européens de l'époque, venus de ces pays que nous ne connaissions pas...

Je pourrais vous en dire beaucoup encore. Mais cela n'évoque plus rien pour les nouveaux Belgradois, arrivés en masse dans les vingt dernières années : eux ne savent même pas distinguer la Sava du Danube !

Le peuple serbe n'est pas un peuple urbain. Et ce qu'il y avait d'urbain à Belgrade est aujourd'hui émigré ou en exil, à Paris, Londres ou New York...

Les Serbes ne peuvent pas faire partie d'une Europe urbaine.

Qu'est-ce que l'urbanité ?

C'est l'une des abstractions les plus hautes auxquelles l'esprit humain puisse parvenir. On peut être un homme urbain dans un petit village. Être un homme urbain, cela signifie pour moi n'être ni Serbe ni Croate, mais se

comporter comme si ces séparations n'avaient plus cours, s'arrêtaient aux portes de la ville.

Dans votre livre *Die Stadt und der Tod*, vous décrivez justement l'Europe comme la “civilisation des villes”...

Oui, c'est un fait. A présent, c'est même le monde tout entier qui devient un monde des villes. L'année dernière, la population des villes a excédé pour la première fois celle des campagnes. Les villes sont l'avenir du monde.

Mais l'avenir du monde, c'est aussi une “civilisation des villes”... sans les villes. Les villes, aujourd'hui, se rejoignent, se réunissent, comme c'est le cas au Japon. Alors la ville au sens classique, avec ses frontières, ne peut plus exister. Il n'y a plus de différences d'une ville à l'autre. Je pense que le temps des villes distinctes, individuelles, est passé.

Les villes de l'avenir seront aussi de très grandes villes, qui ne pourront plus être mononationales. Une ville de vingt millions d'habitants est nécessairement synchrétique ! On pourrait peut-être en chercher des équivalents dans la Haute Antiquité et le monde romain, qui a incorporé un grand nombre de langues et de cultures.

L'urbanité peut-elle encore exister dans de telles villes ?

C'est une question très importante et très énigmatique. Maintenant, on commence à voir apparaître, en Extrême-Orient, de très grandes villes. J'ai eu la chance de voir Shangaï dans les années 1960, à l'époque où elle était encore une ville chinoise et européenne, le Shangai de Marlene Dietrich... et maintenant, c'est un Shangaï très modernisé qui apparaît, d'un cosmopolitisme fantastique, avec une architecture tout à fait unifiée, de belles constructions, des idées très intéressantes – mais la différenciation culturelle d'après les traditions et le passé ne se sent plus.

Est-ce bon ou non, je n'ose pas en juger. Peut-être que c'est vraiment notre avenir. Mais que va-t-il se passer dans ces villes de vingt millions d'habitants ? Quels sont les modèles culturels et mentaux qui émergeront ? Comment ces villes s'expliqueront-elles à elles-mêmes ? Qu'advient-il de la mytholo

gie urbaine dans un monde globalisé ? Cela, je ne le sais pas et je ne veux pas m'en mêler. Mais en tout cas, *das klingt nicht besonders schön*¹...

Pensez-vous que les villes européennes soient vraiment touchées par ces phénomènes ?

La plupart y échappent, en particulier les villes de l'Europe germanique. Les villes européennes ne sont plus en explosion. Et je crois que l'Europe parviendra, pendant encore une ou deux générations, à conserver des villes pas trop grandes, culturellement définies, avec leurs profils historiques, leurs profils psychologiques, dont beaucoup sont déjà élaborés dans la grande littérature. Car il existe bien une autofabulation européenne : une ville peut se raconter, elle a des souvenirs, des fantaisies, des mythes...

Il faut tâcher de faire en sorte que cette situation se prolonge. Nous les Européens, nous avons, avec raison, un attachement sentimental à l'histoire des villes, à leurs traditions, à leur genre : ville de la mode, ville de commerce, etc. L'urbanité européenne est mieux préservée que celle de la Chine moderne, ce qui nous permet de continuer à penser la ville et à agir sur elle de façon rationnelle.

Peut-il exister encore une pensée utopique de la ville ?

Il est difficile de se représenter une ville idéale, plus belle, plus élégante, plus rationnelle, plus fonctionnelle que les autres dans ce monde qui se globalise.

La solution, ce sont peut-être les *Stadtstädte*, les villes dans les villes. Au sein d'une masse urbanisée, il y a toujours certains points où il existe plus d'éléments, de souvenirs partagés.

Mais le grand problème de la civilisation, ce sont les automobiles et cette folie de voyager des dizaines, des centaines de kilomètres chaque jour pour aller travailler. Si seulement on pouvait trouver des moyens rationnels de réduire cette distance, ce serait beaucoup mieux. Peut-être que la crise du pétrole nous y contraindra...

1 « Cela ne me dit rien qui vaille » (en allemand dans le texte)

Pour penser à la façon des anciens utopistes, il faudrait imaginer une civilisation déterminée par les possibilités des pieds humains, où l'homme civilisé pourrait vivre dans des espaces restreints, sans être contraint de voyager chaque jour.

Plus généralement, que souhaitez-vous aux jeunes générations d'Européens ?

De redécouvrir l'histoire romaine, et de chercher à répondre à la question : Comment le monde romain a-t-il réussi à mourir pendant trois siècles ?

A présent que l'Europe est redevenue normale, docile, il faut tenter de préserver cet état le plus longtemps possible en prévenant l'apparition de monstres incompréhensibles.

D'ailleurs, je remarque avec joie que les jeunes Européens ne connaissent pas beaucoup l'Histoire : il y a peu de temps, j'ai rencontré à une conférence un jeune homme, habillé très "hippie". Il est venu me voir et m'a demandé : *"Savez-vous qui je suis ? Je suis l'arrière-petit-fils de Potiorek"*.

Potiorek était le général autrichien qui a déclenché la première Guerre Mondiale en attaquant la Serbie. Il a été battu dès les premiers mois, ce qui reste une grande gloire pour l'armée serbe.

Et l'arrière-petit-fils ajoute : *"Vous l'avez très bien expulsé !"*

Nous avons ri ensemble, et j'ai senti alors une Europe nouvelle. Cette histoire, qui est la nôtre et qui, après tout, pourrait se reproduire, s'était tout à coup transformée en farce.

Mais cette conversation aurait été absolument impossible à Belgrade, où les vitrines des librairies affichent encore des photographies de héros militaires serbes. C'est pathologique et périmé, ce culte de la gloire militaire. Imaginez-vous vivre dans une civilisation prisonnière du XXe siècle ? On ne peut pas se représenter cela en Europe.

Là-bas, la plupart des jeunes vivent dans un monde clos. Ils n'ont pas vu de villes étrangères. Ma génération, qui a connu quatre ans d'occupation allemande puis trois ans de stalinisme, a eu besoin d'une dizaine d'années pour revenir à la réalité. Les jeunes d'aujourd'hui ont traversé vingt ans de mensonge. Pour eux, ce retour à la réalité sera un processus très long.

Et comment voyez-vous l'avenir de l'Europe ?

Je reste l'homme du XXe siècle. Je n'essaie pas de comprendre le XXIe, parce que je n'ai pas le droit de penser sur ce qui se passera alors, moi qui n'ai pas compris ce qui s'est passé dans mon siècle.

Peut-on définir "l'homme du XXe siècle" ?

Il est difficile de se représenter une formule unique pour l'Europe du XXe siècle – sauf que c'était un siècle monstrueux.

Le XXe siècle était un siècle triste, dangereux. En ce temps-là, l'Europe était découpée en boîtes nationales, par des lignes de front hermétiques. La moitié de mes camarades de classe ont été anéantis dans la guerre : les autres, devenus communistes ou anticommunistes, se sont battus entre eux.

Tout ce que je peux dire est ceci : j'ai vu, j'ai vécu et je n'ai pas compris.

Ces maux-là ont tous une origine européenne...

J'ose le dire : tous les maux du monde sont européens. Mais maintenant, l'Europe doit laisser aux autres le soin d'inventer des maux. Comme dit Racine : "Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ses crimes !"